

RDN

Tour de France 2020 et anecdotes historiques



Les Cahiers de la
Revue Défense Nationale



Tour de France 2020 et anecdotes historiques

Jérôme PELLISTRANDI

Général (2S), docteur en histoire, rédacteur en chef de la RDN.

À l'occasion du départ du Tour de France 2020, la RDN va vous proposer régulièrement des anecdotes par rapport aux différentes étapes et, dans la mesure du possible, vous présenter des anciens articles sur ces sujets.

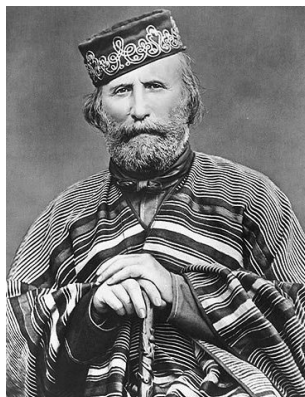


29 août / Nice Grand départ : la ville de Masséna mais aussi de Garibaldi

André Masséna, Duc de Rivoli, Maréchal d'Essling, grande figure militaire de l'Empire, est né à Nice en 1758. Jeune mousse, il s'engage à 17 ans en 1775 à Toulon au régiment Royal-Italien puis quitte l'uniforme en 1789 pour s'établir. En 1791, il reprend du service. Il est promu général de brigade en 1793 puis Maréchal en 1804, sans être pour autant un fidèle de Napoléon (ci-contre, son portrait par Flavie Renault d'après le baron Gros, 1834). Ce chef charismatique a été un des plus grands généraux de l'Empire démontrant son courage et sa science de la tactique. Très attaché à sa ville natale, il a contribué à l'épopée napoléonienne, notamment lors des campagnes en Italie. Loyal, il a su également contribuer à la transition politique à la chute de l'Empire et à la Restauration (voir Amédée AUGUSTIN-THIERRY, « Figures militaires du passé : Les obscurs débuts d'un maréchal d'Empire », *RDN* n° 24, mai 1946, p. 654-663).



Un autre grand personnage de l'Histoire militaire est également né à Nice : Giuseppe Garibaldi y vit le jour en 1807 et y vécut jusqu'à 15 ans. Héros de l'unité italienne, il s'est battu sur tous les fronts et incarne cette relation forte entre l'Italie et la France.



Héros romantique, il participa à la guerre de 1870 contre la Prusse et commanda sans grand succès une grande unité dans l'Est de la France. Son parcours complexe associé à un charisme exceptionnel en font une des très grandes figures de l'Europe du XIX^e siècle.

30 août / Nice, une ville frontière

Carte de la place forte de Nice en Nice
 @ Cédric Vaubourg <http://fortiffere.fr/>

Nice, qui avait été annexée par la France de la Révolution française jusqu'à 1814, a été cédée en 1860 à la France, comme juste retour du soutien de Napoléon III à l'unité italienne autour du Royaume du Piémont-Sardaigne. Mais très vite, la rivalité franco-italienne a renforcé le rôle stratégique de la ville, avec de très nombreux aménagements entrepris par le général Seré de Rivières dès 1877 avec la construction de forts dans les montagnes surplombant la ville (voir le site *Web* de la fortification Seré de Rivières).

Des casernes sont établies dans la ville entre 1886 et 1888 et modèlent l'aménagement de la ville que l'on retrouve dans la toponymie des noms de rue. Celle-ci a été longtemps une garnison (certes très agréable au regard de la météo), comptant jusqu'à 20 000 hommes soldats à la veille de la Seconde Guerre mondiale. De par son statut de station balnéaire, elle a reçu de nombreux soldats blessés pendant la Grande Guerre pour leur convalescence. Avec la montée du fascisme mussolinien, Nice a vu ses hauteurs à nouveau fortifiées, dans le cadre des travaux liés à la Ligne Maginot. En juin 1940, les troupes italiennes échouèrent à battre les unités de montagne françaises, bien qu'inférieures numériquement. Occupée par les Italiens, Nice a abrité de nombreux résistants et ses habitants s'efforcèrent de protéger les réfugiés juifs. 67 Niçois ont été reconnus Justes parmi les nations et la ville a vu 7 de ses siens nommés Compagnons de la Libération.

Depuis 1988, les armées ont quitté Nice, les quartiers militaires étant pour certains transformés au profit de l'Université, mettant fin à une longue tradition militaire de cette ville au riche passé historique.



31 août / Nice-Sisteron, ou le souvenir de Napoléon

Grenoble - Plaque de la route Napoléon © Guillaume Piolle

Exilé sur l'île d'Elbe, Napoléon veut retrouver la France et rétablir son pouvoir. Il débarque le 1^{er} mars 1815 à Golfe-Juan. Son objectif est de remonter au plus vite à Paris mais en évitant les troupes du roi Louis XVIII dans la vallée du Rhône, d'où le choix de passer par la montagne, *via* Grenoble. Cette route, passant de la Côte d'Azur, traversant la Provence intérieure et arrivant dans les Alpes, est devenue depuis la « Route Napoléon », d'autant plus que l'Empereur reçoit un accueil très chaleureux de la part des Français déjà très remontés contre la politique menée par la Restauration (sur l'Empereur, lire Michel KLEN, « Plaidoyer pour l'Empereur », *RDN* n° 829, avril 2020). La route du Tour va donc suivre ce parcours historique et traverser des villes petites, enclavées au cœur des Alpes de Haute-Provence, mais riches d'un très grand patrimoine. Ainsi, la ville de Grasse, connue mondialement pour ses parfums, a un carré militaire dans son cimetière accueillant les dépouilles des soldats décédés lors de la Première Guerre mondiale et qui étaient soignés dans cette région au climat salubre. Grasse a eu sa caserne construite en 1890 et qui a abrité le 23^e Bataillon de chasseurs alpins (BCA) jusqu'en 1914.

Digne a également eu un passé militaire intéressant avec sa caserne Desmichels, abritant aujourd'hui la mairie ainsi que le Délégué militaire du département (DMD). L'armée d'armistice y déploya un bataillon face à l'Italie et la Résistance y fut active notamment avec l'Organisation de résistance de l'Armée (ORA), après la dissolution de l'armée de Vichy. Le 19 août 1944, la garnison allemande retranchée dans cette caserne se rendit aux troupes américaines appuyées par les Forces françaises de l'intérieur (FFI). Un camp de prisonniers allemands y fut implanté avec environ 2 500 captifs.

Sisteron est un lieu riche d'histoire militaire de par sa position géographique, constituant un verrou stratégique entre la Provence et le Dauphiné, d'où un complexe fortifié impressionnant à la confluence entre la Buech et la Durance, descendant vers la Méditerranée. La forteresse, s'appuyant sur des constructions antérieures, a été aménagée sous Henri IV par Jean Errard (1554-1610) qui a introduit la fortification italienne, puis régulièrement modernisée notamment par Vauban. Toutefois, la citadelle est déclassifiée en 1889, la Savoie ayant été rattachée à la France depuis 1860 et démilitarisée en 1920. Par ailleurs, les tours de l'enceinte médiévale de la ville furent préservées par Prosper Mérimée (1803-1870), inspecteur général des monuments historiques et écrivain, auteur de *Carmen* (1847) qui fut adapté par Georges Bizet pour l'opéra en 1875.



1^{er} septembre / De Sisteron à Orcières-Merlette : de Napoléon à la Résistance

Montmaur et, en arrière-plan, le plateau de Bure
dans les Hautes-Alpes (photo : Aups)

L'Empereur est arrivé à Sisteron le 5 mars au petit matin et s'est peu attardé dans la ville, soucieux de progresser au plus vite vers Gap puis Grenoble. La Route Napoléon bascule dans le Dauphiné vers le Nord.

Dans cette région frontière avec le Piémont puis l'Italie, mais aussi zone de montagne très enclavée, certaines villes sont devenues des places fortes majeures comme Briançon, située à 15 km de la frontière. Les fortifications, dans un environnement grandiose, ont façonné cette position qui a bénéficié de l'art de Vauban (lire Louis HAUTECŒUR, « Vauban : tradition et modernisme », *RDN* n° 067, février 1950, p. 159-167), mais qui dans les années 1880 a été renforcée pour faire face aux Italiens. Le chemin de fer y est arrivé tardivement en raison de l'ampleur des travaux à effectuer. Veynes, situé sur cette étape du Tour, a été à partir de 1875, une cité cheminote très importante constituant l'étoile de Veynes avec notamment la ligne stratégique vers Briançon inaugurée en 1885, ligne parcourue encore par l'un des derniers trains de nuit de la SNCF (Paris-Briançon).



Le Tour passe devant le château de Montmaur, dans la région du Champsaur et qui a été un des hauts lieux de la Résistance par l'action d'Antoine Mauduit (1902-1945) qui utilisa l'édifice comme centre d'accueil pour les prisonniers et évadés de guerre. Très vite, ce centre a alimenté les maquis. Antoine Mauduit, né au Chesnay (Yvelines), catholique pratiquant, avait été fait prisonnier le 12 juin 1940. Libéré début 1941 comme officier, il s'engagea très vite dans la Résistance, appartenant aux réseaux dits « vichysto-résistants », dont le Réseau Mathilda fournissant du renseignement. Il accueillit à plusieurs reprises François Mitterrand dans ses activités clandestines. Il est arrêté le 29 janvier 1944 et est déporté à Buchenwald puis à Dora. Il meurt d'épuisement en juin 1945 à son retour de déportation.

D'autres actions de la Résistance dans cette région du Champsaur sont à rappeler. En juillet 1944, suite à l'attaque d'un convoi allemand, le village de Laye fut incendié à titre de représailles.

2 septembre / Des Alpes à la vallée du Rhône

Insigne du 4^e RCH

Le 5 mars 1815, Napoléon reçut un accueil très chaleureux à Gap, la plus haute préfecture de France et dont le passé militaire fut important avec pas moins de trois enceintes fortifiées. Au XIX^e siècle, la Caserne Desmichels, aujourd'hui centre administratif, a accueilli de nombreuses unités dont le 17^e Régiment d'infanterie (RI) avant 1914. La ville fut libérée à l'été 1944 par une action audacieuse des Forces françaises de l'intérieur (FFI), obligeant la garnison allemande à rendre les armes. Depuis 1983, le 4^e Régiment de Chasseurs (reformé en 1954) est installé au Quartier Général Guillaume, un vaste complexe construit dans les années 1980. Ce régiment de cavalerie appartient à la 27^e Brigade d'infanterie de montagne et a payé un lourd tribut à la guerre contre le terrorisme avec 4 de ses membres tués en novembre 2019 lors de la collision de 2 hélicoptères au-dessus du Mali, dans le cadre de l'opération *Barkhane*.



Plus loin, le peloton traverse la ville de Montélimar, qui, outre ses nougats, fut une ville de garnison de 1731 à 2000 avec la caserne Saint-Martin qui abrita de nombreuses unités. Le positionnement de Montélimar à mi-parcours entre Lyon et Marseille était très intéressant et les autorités municipales de la ville ont toujours favorisé cette vie de garnison, très utile pour le développement économique de la cité. La dernière grande unité stationnée fut le 45^e Régiment de transmissions (RT) dédié aux transmissions d'infrastructures et à l'instruction. Avec la professionnalisation de 1996, ses missions furent transférées au 28^e RT implanté à Issoire (Puy-de-Dôme) et le régiment fut dissous en 2000, mettant un terme à la présence militaire à Montélimar.

Privas, la ville d'arrivée en plein cœur de l'Ardèche et mondialement connu pour la crème de marrons Clément Faugier, a connu un passé militaire avec la caserne Rampon et son champ de Mars, qui abrite encore la Délégation militaire départementale (DMD). En 1870, la Garde mobile de l'Ardèche y fut convoquée à la fin du mois d'août pour partir vers le nord : 3 bataillons y furent formés avec les Ardéchois et ceux-ci prirent le train le 28 septembre (il n'y a désormais plus de ligne ferroviaire pour desservir cette préfecture) pour Évreux dans l'Eure où ils arrivèrent le 30. Ils participèrent aux combats contre les troupes prussiennes et un mausolée à Vernon, sur les bords de Seine, rappelle le sacrifice de ces soldats venus de Privas. Après l'armistice du 28 janvier 1871, ils gagnèrent à pied la ville de Bourges, avant de finir leur voyage retour vers l'Ardèche en train cette fois-ci (sur la guerre de 1870, se reporter au numéro d'août-septembre 1970).

3 septembre : Les Cévennes, terre de Camisards et de maquisards

Résistants en plein sabotage (illustration RDN)

Le rude territoire des Cévennes a été longtemps marqué par les luttes entre les Protestants et le pouvoir royal. Un esprit de résistance a parcouru ces terrains escarpés amenant la royauté à y déployer un dispositif militaire répressif pour surveiller la population. C'est ainsi qu'Alès, capitale des Cévennes, fut assiégée par Richelieu en 1629 et qu'à la Révocation de l'Édit de Nantes en 1688, un fort de type Vauban fut construit non pas pour défendre la ville par rapport à un ennemi extérieur mais bien pour en contrôler les habitants. Complétant le dispositif, les casernes Thoiras furent construites au XVIII^e siècle et abritèrent notamment un bataillon du 40^e Régiment d'infanterie (RI).



Deux militaires emblématiques sont nés à Alès et leurs parcours reflètent les drames du XX^e siècle. Le général Edgar de Larminat (1895-1962), Compagnon de la Libération, a rejoint les Forces françaises libres du général de Gaulle dès l'été 1940 après avoir été arrêté par les troupes restées fidèles à Vichy qui le condamnât à mort le 10 juillet 1941. En 1945, il eut la tâche difficile de réduire les poches allemandes sur l'Atlantique notamment à Royan. Ayant quitté le service actif en 1956, il fut rappelé à l'activité pour juger les généraux auteurs du *putsch* à Alger et se suicida pour ne pas avoir à condamner ses anciens compagnons d'armes. Contemporain, l'amiral Gabriel Auphan (1894-1982) fut secrétaire d'État à la Marine à Vichy à partir d'avril 1942. Attentiste face au conflit, il informa cependant régulièrement les autorités américaines. Fidèle de l'amiral Darlan, il démissionna le 18 novembre 1942, considérant qu'il avait échoué à faire partir le Maréchal Pétain vers l'Afrique du Nord pour reprendre le combat (lire sa « correspondance » à propos du débarquement allié en Afrique du Nord). Il fut condamné en 1946 avant d'être réhabilité en 1956.

Anduze, sur le parcours de cette étape, est une ville marquée par le protestantisme. En 1740, sous Louis XV, des casernes y sont construites pour abriter les Dragons, en charge de maintenir l'ordre. En 1823, le temple protestant fut reconstruit par un ingénieur militaire à l'emplacement d'un des quartiers de cavalerie.

Saint Hyppolite du Fort vit la construction en 1688 d'une forteresse par l'ingénieur François Ferry, qui avait œuvré à Alès. Là encore, il s'agissait de surveiller les Protestants. Sous la III^e République, suite à la Loi de 1884, une École militaire préparatoire destinée à la formation des enfants de troupe y fut édifiée et ouverte en 1886. Elle fut fermée en 1934 avec un transfert à Épinal. Le monument aux morts de la commune construit en 1927 porte 302 noms d'élèves et de cadres morts pendant la Grande Guerre.

Le Mont Aigoual avec ses 1 565 m, entre Gard et Lozère, est au cœur d'un massif qui abrita, outre les Camisards, de nombreux maquisards notamment avec l'instauration du STO. Le Maquis Aigoual-Cévennes, issu de la fusion de trois maquis, a activement contribué à la libération de la région en harcelant les unités allemandes à partir de juillet 1944 qui s'efforçaient de remonter vers le nord. Au 12 juillet 1944, le maquis comprenait 385 hommes pour atteindre un millier de combattants au 10 août. Le 14 août, 270 gendarmes arrivèrent en renfort. Le Gard fut ainsi libéré par les FFI.

4 septembre / De l'Aveyron au Tarn, antimilitaristes et bérêts rouges

Vue du projet d'installation de la 13^e DBLE

Si Millau, ville départ, accueillit entre 260 et 300 blessés en permanence pendant la Grande Guerre dans ses hôpitaux, c'est bien le Camp du Larzac qui focalise l'intérêt médiatique durant la décennie 1970. Ce camp, juché sur un plateau aride, fut ouvert en 1902. Avec ses 3 000 hectares et dans une zone très faiblement peuplée, il fit l'objet d'un projet d'extension visant à le porter à 14 000 ha. Mais, dans la mouvance de mai 1968, une forte contestation antimilitariste se développa contre cette idée : le général Maurin, alors chef d'état-major des armées, l'a d'ailleurs évoqué dans son intervention devant les auditeurs de l'Institut des hautes études de défense nationale (IHEDN) en avril 1974. De nombreuses manifestations eurent lieu, amenant, juste après l'élection de François Mitterrand en 1981, à l'annulation de ce plan.



Paradoxalement aujourd'hui, l'implantation de la 13^e Demi-brigade de la Légion étrangère (DBLE) – stationnée à Djibouti de 1962 à 2011 –, apparaît comme un ballon d'oxygène économique pour la région. L'unité représente 1 300 légionnaires et 320 familles et un programme d'amélioration des infrastructures est prévu jusqu'en 2023. Un autre aspect du camp du Larzac est moins connu mais a été essentiel dans l'aventure spatiale française. En 1941-1942, le colonel Jean-Jacques Barré (1901-1978) y a expérimenté les premières fusées françaises à combustible liquide, permettant ainsi de préparer les expérimentations qui seront conduites après-guerre au Laboratoire de recherches balistiques et aérodynamiques (LRBA) de Vernon (Eure).

Les coureurs traverseront le village de Saint-Affrique, où naquit en 1851 le futur général d'armée de Castelnau, un des grands chefs militaires de la Première

Guerre mondiale. Catholique fervent et élu député en 1919, il ne fut pas fait Maréchal en raison de ses convictions religieuses, alors que sa valeur militaire le justifiait pleinement. En 1940, malgré sa grande vieillesse, il s'opposa au Maréchal Pétain et à sa politique et a concrètement soutenu la Résistance en cachant notamment de l'armement dans son château. Lors de ses obsèques en mai 1944, l'évêque de Toulouse, M^{gr} Saliège, très hostile à Vichy, vint lui rendre hommage.

Avant d'arriver dans la plaine toulousaine à Lavaur, le peloton passe à Castres, ville de garnison et de ballon rond. Une première caserne est financée par la municipalité dès 1764 et accueille 688 hommes et 144 chevaux. Des unités d'artillerie vont s'y succéder à partir de 1874 avec la construction du Quartier Fayolle, dont le 9^e Régiment d'artillerie (RA) jusqu'en 1921. La 16^e Brigade d'artillerie y est implantée avec son poste de commandement situé à l'hôtel Beaudecourt construit en 1786, devenu sous-préfecture sous l'Empire et confié en 1874 au ministère de la Guerre. Cet ensemble constitue aujourd'hui le mess du 8^e Régiment parachutiste d'infanterie de Marine (RPIMA), installé à Castres depuis 1962. Le 8^e RPIMA a été créé en 1951 et a été l'un des tous premiers régiments entièrement professionnalisés depuis 1978. Il est l'un des fleurons de la 11^e Brigade parachutiste et entretient des liens étroits avec le Castres Olympique, ayant gagné à 5 reprises le Brennus (le bouclier décerné à l'équipe qui remporte le championnat de France de rugby à XV). Castres est aussi la ville de naissance de Jean Jaurès en 1859. L'avocat et homme politique, bien que pacifiste – ce qui provoqua son assassinat le 31 juillet 1914 – était particulièrement intéressé par les questions de défense avec de nombreux écrits préconisant une armée de milices.

Lavaur, dans la grande banlieue toulousaine, contribue au développement industriel lancé lors de la Première Guerre mondiale avec les constructions aéronautiques dont le fleuron est Airbus, même si la crise de la Covid-19 vient fragiliser cet écosystème.

5 septembre / Du thermalisme militaire à la guérilla anti-franquiste

La région du Comminges, entre Gascogne et Languedoc, a été très vite appréciée pour les vertus thérapeutiques de ses eaux souterraines. Au XVIII^e siècle, le thermalisme militaire s'institutionnalise pour soigner les soldats malades ou blessés, inspirant par la suite le développement de ce type de traitement aux civils (pour un aperçu du thermalisme au sortir de la Seconde Guerre mondiale, lire Olivier Merlin, « Tourisme et Nation », *RDN* n° 27, août 1946). La création d'un corps de santé militaire en 1708 (à l'origine de notre Service de santé des armées – SSA) va permettre une organisation favorable au profit de la troupe. La région de Barèges, comprenant Bagnères-de-Luchon, près de l'arrivée va ainsi, dès 1732, voir la construction d'édifices thermaux accueillant les soldats. Au milieu du XIX^e siècle, la capacité d'accueil y est entre 300 et 500 places. Dès le XVIII^e siècle, le service de santé prend à sa charge le coût des traitements, les repas étant prélevés sur la solde

du patient. Le thermalisme militaire connaîtra une forte extension lors des conquêtes coloniales, les militaires revenant des théâtres ou de séjours se remettant en forme après des périodes souvent difficiles sur le plan sanitaire. À Bagnères-de-Luchon, on peut encore voir la chapelle de l'ancien hôpital militaire des Dominicaines.

À la frontière entre la France et l'Espagne, se situe le Val d'Aran, voie d'accès difficile et qui fut le lieu d'un engagement militaire important en octobre 1944 entre des maquis de Républicains espagnols qui avaient combattu pendant la guerre d'Espagne (1936-1939) et avaient rejoint les Francs-tireurs et partisans (FTP) pour combattre l'occupant nazi. Ces maquisards aguerris par la lutte armée s'étaient regroupés à Foix et Toulouse, haut lieu de l'exil républicain depuis 1939 pour organiser une invasion par le Val d'Aran, en vue de renverser le régime du général Franco. Entre 4 000 et 7 000 combattants se sont réunis pour former la Division 102, avec une certaine complicité des autorités locales françaises peu désireuses de s'impliquer dans ce conflit. L'offensive débuta le 19 octobre mais la résistance des troupes espagnoles bien organisées et également motivées, sans oublier que l'opinion publique espagnole n'était pas prête à un soulèvement, amena à l'échec de cette opération et à un repli des brigades républicaines vers la France. Entre-temps, le général de Gaulle avait reconnu le 16 octobre le gouvernement du général Franco et fit désarmer les guérilleros lors de leur retraite. Dès lors, le Parti communiste espagnol changea de stratégie, considérant que la lutte armée était vaine.

Autre conséquence, le dispositif militaire espagnol est resté conséquent dans les Pyrénées jusqu'aux années 1970, alors que du côté français, il n'y avait pas de déploiement, hormis la douane pour traquer la contrebande traditionnelle, considérant qu'il n'y avait pas de menace militaire.

6 septembre : Pau à Laruns / Au cœur de nos armées et près du ciel

Bérets militaires Laulhère

Pau, outre Henri IV, a un lien très fort avec notre écosystème de défense, hier comme aujourd'hui. En 1821, la municipalité décide de la construction d'une caserne géante, au point que le chantier va durer cinquante ans à cause des difficultés financières mais aussi de certains choix architecturaux douteux. Au final, la caserne Bernadotte – autre enfant illustre né à Pau en 1763, Maréchal d'Empire puis Roi de Suède et dont la famille règne toujours à Stockholm –, est un bâtiment exceptionnel de 175 m de long, propriété de l'État depuis 1856 et qui abrite, depuis 1961, les archives des personnels militaires avec plus de 35 millions de dossiers conservés. La place de Verdun (autrefois place Napoléon) devant la caserne lui servait de terrain de manœuvre.



Pau, c'est aussi le domaine du plus lourd que l'air. Avec dès 1908, un aérodrome où les frères Wright effectuèrent des démonstrations de vol. L'école de pilotage y est une des plus anciennes au monde. En 1946, l'Armée de terre y installe son école de parachutisme (lire commandant Buchalet, « L'arme aéroportée (I) », *RDN* n° 23, avril 1946), devenue l'ÉTAP (École des troupes aéroportées) et installée depuis 1963 au camp Aspirant Zirnheld. L'ÉTAP accueille tous les parachutistes des armées et de la gendarmerie tant pour les formations initiales que pour les stages aussi complets que celui de chuteurs opérationnels. Le musée de l'ÉTAP retrace ainsi la légende des troupes aéroportées françaises engagées en opérations depuis plus de 70 ans.

Pau, c'est également, dans le cadre de sa vocation aéronautique, une base historique pour l'Aviation légère de l'Armée de terre (Alat) avec 2 régiments d'hélicoptères. Le 5^e RHC, créé en 1977, a été fortement sollicité ces dernières années, notamment pour l'opération *Barkhane* qui a vu la mort notamment en novembre 2019 de 7 de ses membres. Le 5^e RHC appartient à la 4^e Brigade de combat aéromobile dont l'état-major est installé à Clermont-Ferrand (ville départ le 12 septembre). Un autre régiment de l'Alat est installé à Pau : le 4^e Régiment d'hélicoptères des forces spéciales (4^e RHFS), héritier du 4^e RHCM (commandement et de manœuvre) venant de la garnison d'Essey-les-Nancy (1985-1999) et spécialisé dans l'aérocombat au profit des forces spéciales.

Avant d'arriver à Laruns, le Tour passe à Oloron-Sainte-Marie. Non loin, le camp d'internement de Gurs fonctionna de 1939 à l'hiver 1945 et dont le mémorial rappelle les heures sombres de la guerre avec l'enfermement des républicains espagnols, des Juifs, des résistants et enfin des collabos. Durant cette période dramatique, Oloron a vu l'installation du tribunal militaire de Bordeaux qui s'était replié dans la petite cité pyrénéenne en juillet 1940. Oloron est aussi la ville de naissance de Monsieur de Tréville (1598-1672), commandant la compagnie des Mousquetaires du Roi et immortalisé par Alexandre Dumas dans *Les Trois Mousquetaires*. Enfin, l'entreprise Laulhère, fabriquant le célèbre béret basque y a été créée en 1840. En 1889, les chasseurs alpins adoptent le béret comme coiffe (appelée la « Tarte » dans le jargon alpin) et depuis plus de 70 ans, Laulhère est le fournisseur des armées pour le béret, avec notamment le rouge pour les parachutistes, le vert pour les légionnaires et le bleu Alat pour le personnel de cette dernière arme.

8 septembre / De l'île d'Oléron à l'île de Ré, des terres maritimes chargées d'histoire

Cette étape, peu propice aux grimpeurs, va parcourir un espace maritime façonné au cours des siècles pour faire face aux menaces, espagnoles ou anglaises, venant de la mer. D'où la multiplication d'ouvrages spectaculaires et contribuant directement aujourd'hui au tourisme patrimonial, comme la cité fortifiée de

Brouage, les forteresses construites ou aménagées par Vauban tant sur les îles que sur le continent. La liste en est longue et démontre combien le danger maritime était réel. Paradoxalement, le célèbre Fort Boyard est le résultat d'un échec, Vauban ayant estimé impossible sa construction sur un banc de sable trop instable. Les travaux débutèrent en 1803 mais furent arrêtés en 1809. Ils reprirent en 1841 et les premiers canons y furent installés en 1859. La fin des travaux eut lieu en 1866 mais la conception du fort était déjà obsolète, au point qu'il fut abandonné en 1913 puis aliéné en 1961. Son succès actuel est donc inversement proportionnel à son efficacité militaire.

La Base sous-marine de La Rochelle, recouverte de panneaux solaires depuis 2017

Paradoxalement, La Rochelle a été une grosse garnison pour l'Armée de terre, tandis que la Marine avait consacré tous ses efforts à Rochefort, choisi par Colbert, considérant que La Rochelle n'était pas assez abritée et que demeurait le souvenir du siège mené par Richelieu de 1627 à 1628. L'arsenal de Rochefort a été à sa construction le plus moderne de France avec un bâtiment exceptionnel :

la corderie royale édifée en 1666 et qui a été le plus long bâtiment industriel en Europe jusqu'au XIX^e siècle avec une longueur de 374 m. L'arsenal a fermé en 1926, entraînant un déclin des activités de la Marine sur ce site. À l'inverse, c'est l'Armée de l'air, présente depuis 1932 avec la Base aérienne (BA) 721 dédiée à la formation de ses sous-officiers et de ses techniciens, qui est le premier employeur militaire de la région traversée ce jour. Il faut y rajouter l'École de la gendarmerie pour la formation de ses sous-officiers dans les métiers techniques et administratifs. Cela représente au total 4 000 emplois militaires.



La Rochelle a eu un passé militaire très riche et mouvementé. Ainsi, en 1822, 4 sergents du 45^e Régiment de ligne, sont exécutés pour avoir participé à un complot des Carbonari, une société secrète révolutionnaire. La ville eut à souffrir de la Seconde Guerre mondiale jusqu'au printemps 1945, comme Royan. Dans le port de La Pallice, une des bases sous-marines construites par les Nazis (lire Marcel BOUGARAN, « Le sous-marin dans les deux guerres mondiales », *RDN* n° 86, novembre 1951, p. 391-408) a participé à la bataille de l'Atlantique. Récupérée quasi intacte par la Marine, elle servit jusqu'aux années 1980. Le film *Das Boot* (1981) y fut tourné ainsi que certaines séquences d'un Indiana Jones, *Les Aventuriers de l'Arche perdue* (1981). La base est désormais fermée.

La présence militaire a donc été réduite à La Rochelle qui conserve cependant le service des pensions militaires et le 3^e Régiment du Service militaire volontaire destiné à former et insérer des jeunes en difficultés. Le port a joué un

rôle stratégique pendant la guerre froide en étant un point d'entrée pour les renforts venant des États-Unis, d'où la présence jusqu'en 2010 du 519^e Régiment du Train, spécialisé dans la logistique portuaire. Celui-ci fut transféré à Toulon et réduit pour devenir le 519^e Groupe de transit maritime (GTM), en conservant un détachement de transit atlantique à La Rochelle. La remontée en puissance des besoins amphibies a amené l'Armée de terre à renforcer le 519^e GTM redevenu depuis le 1^{er} février de cette année le 519^e RT et qui met toujours en œuvre son antenne à La Rochelle.

Si La Rochelle a été occupée jusqu'à mai 1945 par les Allemands avec une espèce de *modus vivendi* grâce à une convention reconnaissant le statut de combattants aux Forces françaises de l'intérieur (FFI) avec les troupes françaises de l'Atlantique les assiégeant à partir d'octobre 1944, il n'en fut pas de même à Royan où les combats furent acharnés jusqu'à la reddition allemande le 30 avril 1945, la ville ayant été entièrement détruite et faisant l'objet d'un plan de reconstruction dans les années 1950.

L'étape s'achève à Saint-Martin-de-Ré où la forteresse de Vauban, entre terre et mer, constitue un chef-d'œuvre majeur de l'architecture militaire. De ce fait, la citadelle est classée au patrimoine mondial de l'Organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture (*UNESCO*). De par sa position lui garantissant une sécurité exceptionnelle, elle fut transformée en prison (toujours en activité) et vit le passage des détenus vers le bagne de la Guyane, dont le capitaine Alfred Dreyfus en 1895.

9 septembre / Châtelailon-Poitiers, écoles militaires et garnisons

ENSOA

Le Tour quitte les espaces maritimes pour longer le marais poitevin et arriver dans le Poitou. Bien que très éloigné des frontières du quart nord-est d'où venait la menace, le Poitou a justement été terre d'accueil pour de très nombreuses unités militaires de l'Armée de terre.



En partant, les coureurs vont passer à Aigrefeuille d'Aunis qui fut une base américaine jusqu'en 1966, aujourd'hui complètement oubliée. De 1950 à 1966, dans le cadre de l'Otan, les États-Unis installèrent des camps construits selon les normes américaines destinés à recevoir et soutenir les forces déployées face à la menace soviétique. La Rochelle étant une base de transit majeure, Aigrefeuille permettait le soutien santé.

Le parcours va ensuite contourner Niort qui a été une ville de garnison de 1732 à 1995 avec notamment la caserne Du Guesclin construite à partir de 1732, avec des agrandissements successifs en 1779, 1830 et 1894 et qui a abrité de

nombreuses unités, dont le 7^e Régiment de hussards de 1862 à 1919. À noter qu'au printemps 1940, les élèves du lycée militaire d'Autun y trouvèrent refuge. Après guerre, l'empreinte militaire subsista avec un centre mobilisateur et une annexe de l'École de Saint-Maixent. Sa fermeture en 1995 marque la fin de la vie militaire à Niort.

Saint-Maixent-l'École doit justement son appellation à l'Armée de terre implantée dans cette ville. Elle y a formé ses cadres de l'infanterie de 1880 à 1940 sous l'appellation École militaire d'infanterie. En juin 1940, ses élèves participèrent aux côtés de leurs camarades de Saumur aux combats sur la Loire ayant permis de ralentir l'offensive allemande. À partir de 1948, l'école forme les sous-officiers et en 1963 devient l'École nationale des sous-officiers d'active (ENSOA). Tous les sous-officiers de l'Armée de terre y reçoivent leur formation initiale. L'ENSOA est répartie dans plusieurs quartiers et casernes et possède un camp d'entraînement à Avon de 870 ha. Le quartier Canclaux situé dans l'ancienne abbaye a été restitué à la ville.

L'arrivée de cette étape est prévue à Poitiers qui est une ville de garnison très ancienne. En 1832, le 4^e Hussards y stationnait. Pendant de nombreuses décennies, l'artillerie y a été très présente avec de nombreuses casernes et parcs à canons. En 1914, les militaires représentaient 10 % de la population. Plus récemment, le Régiment d'infanterie chars de Marine (RICM) créé en 1915 au Maroc et en garnison à Vannes de 1963 à 1996 s'est installé au quartier Le Puloch. Différentes entités sont stationnées sur zone dont des unités du matériel (BSMAT) pour le soutien. Et il faut souligner la présence au Quartier d'Aboville (ancienne école d'artillerie) de l'état-major de la 9^e Brigade d'infanterie de Marine dont les régiments, avec le RICM notamment, sont engagés dans toutes les opérations.

10 septembre / Chauvigny (Vienne)-Sarran (Corrèze) : Chevaux et Résistance

Georges Guingouin

Entre Poitou et Limousin, les coureurs vont traverser une zone rurale où l'élevage du cheval à des fins utilitaires a été important. Zone aussi de collines et de forêts épaisses, peu urbanisée et qui a permis à de nombreux maquis de se protéger et de combattre l'occupant nazi, au prix de sacrifices dramatiques comme à Oradour-sur-Glane.

À Montmorillon, au riche patrimoine historique, l'Armée de terre dispose d'un camp de 1 639 ha utilisé aujourd'hui par le Régiment d'infanterie chars de marine (RICM) installé à Poitiers. Ce camp, créé aux lendemains de la Seconde



Guerre mondiale pour accueillir les unités américaines, est aussi un conservatoire de biodiversité.

Le Dorat est situé à quelques kilomètres de Magnac-Laval et de Bellac. Cette dernière ville eut sa caserne et abrita le 138^e Régiment d'infanterie (RI) reconstitué en 1873 et qui fut dissous en août 1940. Magnac-Laval a pendant longtemps abrité plusieurs unités dans sa caserne construite à partir de 1874 et qui servit d'hôpital pendant les deux guerres mondiales. Sa destinée ultime fut un centre mobilisateur qui fermât en 1999, mettant ainsi fin à la présence militaire dans cette zone.

Avec la Loi de 1831 sont créés les dépôts de remonte destinés à approvisionner en chevaux les unités de l'armée. Il fallait des chevaux de selle pour les cavaliers et des chevaux de trait pour tracter l'artillerie et la logistique. Le Limousin a ainsi vu le développement du cheval limousin, Bellac et Le Dorat étant deux grands centres de commercialisation des animaux.

Magnac-Laval est aussi la ville de naissance de Georges Guingouin (1913-2005), figure légendaire de la Résistance et du Parti communiste français. Instituteur, membre du PCF, il combattit avec efficacité les Allemands et fut fait Compagnon de la Libération par le général de Gaulle.

Limoges a été pendant longtemps une très grosse ville de garnison et son espace urbain en fut longtemps marqué. En 1852, la cité accueille un état-major de division et progressivement, la place va gagner en importance et accueillir de très nombreuses unités. En 1914, plusieurs officiers supérieurs et généraux ayant failli face aux Allemands y furent brusquement affectés, loin du Front par le général Joffre, d'où l'expression « limoger ». La garnison a fermé en 2011, même s'il reste quelques éléments notamment liés à l'industrie de défense. Ainsi, Arqus dispose d'une usine d'assemblage de véhicules blindés du type *Sherpa*, avec 400 emplois. Cet industriel est l'héritier des arsenaux créés en 1939 et qui avaient 3 000 salariés en 1940.

La fin de l'étape va se faire à Saran, fief de la famille Chirac. La présence du président de la République avait amené à la mise en place d'une caserne de gendarmerie avec 50 gendarmes. Avec l'appui de Bernadette Chirac, veuve de l'ancien Président, la caserne a été transformée en lieu d'accueil et de vacances pour personnes handicapées.

Saran est rattaché à Égletons, où une bataille importante opposa les maquis aux troupes de la *Wehrmacht* du 3 au 20 août 1944 (sur l'apport de la résistance, lire Edmond COMBAUX, « L'action militaire de la résistance française » *RDN* n° 19, décembre 1945, p. 723-742). Pour ces faits, la ville a reçu la Croix de guerre 1939-1945.

11 septembre / Châtel-Guyon–Puy Mary : entre Limagne et montagnes, entre convalescents et Résistants

En novembre 1940, sur ordre du maréchal Pétain, la presse doit annoncer, en gros caractères et sur cinq colonnes, « le châtiment des responsables » présumés de la défaite.

Partant de la plaine de la Limagne, grenier à blé de l'agroalimentaire français, le peloton passe à Riom, siège judiciaire marqué par le procès du même nom entrepris par le régime de Vichy. Ce procès, qui visait à juger les responsables politiques et militaires de la défaite de juin 1940 (parmi lesquels Léon Blum, Édouard Daladier et le général Gamelin), s'est ouvert en février 1942 et est suspendu en avril, tant la défense des intéressés fut efficace et se retourna contre Vichy et le haut commandement. Riom vit aussi l'incarcération du général de Lattre, après novembre 1942, car il avait refusé le désarmement imposé à l'armée de Vichy après l'invasion de la zone libre. Le futur maréchal organisa son évasion en juin 1943, ce qui lui permit de gagner l'Afrique du Nord et reprendre la lutte contre les Allemands (Edmond DELAGE, « *In memoriam - Le Maréchal de Lattre de Tassigny* », *RDN* n° 89, février 1952, p. 195-197).

Après une rude montée vers le plateau des Combrailles, le Tour va passer près de l'ancien camp militaire de la Fontaine du Berger, sur les hauteurs dominant Clermont-Ferrand (étape du lendemain), ouvert en 1874 et qui permettait aux unités de la cité clermontoise de s'entraîner et de tirer. À quelques kilomètres plus à l'ouest, l'austère camp de Bourg-Lastic (à plus de 600 m d'altitude) a reçu à la fin de la guerre d'Algérie, environ 5 000 Harkis, dont la mémoire a été récemment rappelée. Le 7 juillet 1944, la Résistance attaqua un convoi allemand avec succès mais avec des représailles contre la population du bourg.

Au cœur des Volcans d'Auvergne, au pied du Puy de Sancy et aux sources de la Dordogne, Le Mont-Dore et La Bourboule, villes jumelles mais rivales dans le thermalisme ont joué un rôle très important pendant la Première Guerre mondiale en accueillant de très nombreux blessés venant en convalescence dans les hôtels transformés en hôpitaux militaires. C'est ainsi que le capitaine Charles de Gaulle vint se faire soigner de sa blessure au printemps 1915.

Autre épisode moins connu, le service photographique de l'armée de Vichy, qui dépendait du service géographique de l'armée – lui-même se transformant en un organisme civil dont est issu l'actuel Institut géographique national



(IGN) –, s'est replié à La Bourboule après novembre 1942. Ce service s'est efforcé de camoufler son matériel et ses archives dans les fermes de la région, notamment près de Murol pour éviter qu'ils soient récupérés par le service de l'information, au service de la propagande du régime.

Bort-les-Orgues a vu au cours du XIX^e siècle le développement de l'industrie de la tannerie et de la chapellerie ; l'entreprise Mégemond, aujourd'hui disparue, a fabriqué de nombreux chapeaux dont des chéchias pour les tirailleurs d'Afrique et des chapeaux coloniaux pour les unités déployées en Indochine au début du XX^e siècle.

Bien que très enclavée au cœur de la Corrèze, Bort-les-Orgues n'a pas échappé à la violence de l'occupation allemande, avec une rafle le 19 octobre 1943, provoquant l'envoi vers les camps des malheureux otages.

12 septembre / Clermont-Ferrand–Lyon : au cœur de notre histoire militaire

Insigne régimentaire du 92^e Régiment d'infanterie

Clermont a été et reste une grande ville de garnison avec son célèbre régiment d'infanterie, le 92^e RI, dont l'origine remonte à l'Ancien Régime et qui est installé depuis 1881 dans la capitale auvergnate. Son insigne représente un gaulois avec ses moustaches, référence à Gergovie où Vercingétorix battit les troupes de Jules César (voir Albert GRENIER, « Aux origines du patriotisme français », *RDN* n° 8, janvier 1940, p. 41-56). On y retrouve également deux états-majors dont celui de la 4^e Brigade d'aérocombat, héritière de la 4^e Division aéromobile (DAM) qui était implantée à Nancy. Ville industrielle avec Michelin, il était logique que l'arme du Matériel y soit implantée avec la 13^e Base de soutien du matériel (BSMAT).



Plus au sud de Clermont, Issoire possède le 28^e Régiment de transmissions (RT), un fleuron de technologies dans le domaine des Systèmes d'information de commandement (SIC). Du fait de la présence de Michelin, fut créé à Aulnat la Base aérienne (BA) 745 avec la première piste en dur construite au monde, avant la Première Guerre mondiale. La BA 745 fut fermée en 1985 après avoir hébergé notamment une école de pilotage.

Le 21 juin 1940, les troupes allemandes s'emparèrent de Clermont après d'âpres combats mais hélas purent capturer un important matériel aéronautique. En 1937, côté sud de la piste sont installés des ateliers de réparation aéronautique,

devenus aujourd'hui l'Atelier Industriel de l'Aéronautique (AIA) et qui assure la maintenance des récents Airbus *A400M Atlas*.

Non loin de Pont-du-Château, la ville de Billom a accueilli de 1886 à 1963 une école militaire préparatoire installée dans le premier collège des jésuites construit en France entre 1560 et 1564. En 1844, les bâtiments vides accueillent des hussards avant de recevoir les enfants de troupe. En 1944, un certain nombre de ceux-ci gagnèrent les maquis pour combattre l'occupant nazi.

À Montbrison, la caserne de Vaux fut construite à partir de 1730 et hélas démolie en 1980. Cette caserne dont la porte principale et une échauguette sont conservées a accueilli notamment un bataillon et le dépôt du 16^e RI implanté à Saint-Étienne. Après la Grande Guerre, cette unité fut dissoute en 1923 et la gendarmerie s'installa dans ce quartier à partir de 1946.

L'arrivée sur Lyon se fait par l'Ouest où étaient installés plusieurs forts appartenant à la seconde ligne de fortifications construites par le général Séré de Rivières entre 1871 et 1890 et qui venait compléter la première ligne construite à partir de 1830. Cet ensemble fortifié, bien que très complet, ne fut pas utilisé pendant les guerres, Lyon ayant été loin des champs de bataille hormis pendant l'occupation allemande à partir de novembre 1942 et qui fit de cette ville la capitale de la Résistance.

13 septembre / Lyon–Grand Colombier : résistance et collaboration

Maison d'Izieu - Collection succession Sabine Zlatin

L'histoire militaire de Lyon est longue et étroitement liée à son positionnement géographique entre Europe du Nord et Europe de la Méditerranée. Paradoxalement, la ville, grosse garnison, a connu peu de combats hormis pendant la Libération à l'été 1944. Pourtant la guerre a marqué de son



empreinte indélébile la cité des Gones avec la Résistance. Très vite, dès l'automne 1940, le refus de la défaite et la contestation de la nature du régime de Vichy ont permis le développement de mouvements d'inspiration variée comme Témoignage Chrétien, Franc-Tireur ou Libération. La position favorable de la ville a permis aux Résistants d'y travailler mais la répression allemande à partir de novembre 1942 a été terrible. Ici, il faut évoquer la figure de Klaus Barbie, bourreau de Jean Moulin arrêté à Caluire le 21 juin 1943 et torturé jusqu'à la mort. Klaus Barbie est aussi l'auteur de la rafle d'Izieu où le Tour va passer. À Izieu, avec l'appui du sous-préfet de Belley, Pierre-Marcel Wiltzer (1910-1995), une maison a permis d'abriter des enfants juifs. Le 6 avril 1944, 44 enfants et les 7 adultes les encadrants furent arrê-

tés et déportés. 42 enfants et 5 des adultes y moururent. La Maison d'Izieu est désormais un lieu de mémoire. Le procès de Klaus Barbie eut lieu à Lyon en 1987. Condamné à la détention à vie, il mourut en 1991 en prison.

À Belley, le 133^e Régiment d'infanterie tint garnison dans les casernes construites par la III^e République. La caserne Sibuet fut construite en 1875 et le colonel Boulanger en fut le chef de corps de 1875 à 1880. Sa carrière lui permit de devenir ministre de la Guerre et d'avoir des ambitions politiques. Le Quartier Dallemagne vient compléter le dispositif militaire à Belley et à partir de 1946, la Gendarmerie a succédé à l'Armée de terre et aujourd'hui encore, un escadron de gendarmerie mobile est installé à Belley.

15 septembre / La Tour du Pin-Villard de Lans : résister

Nécropole de Vassieux-en-Vercors (© David Monniaux)

Le Dauphiné et le Vercors ont été terres de Résistance autour de Grenoble, une des 5 communes de France ayant le titre de Compagnon de la Libération avec le village martyrisé de Vassieux-en-Vercors, un peu au sud de l'arrivée de ce jour.



À Vizille, nous retrouvons la Route Napoléon du début du Tour, juste avant d'atteindre la capitale iséroise. Pour l'Empereur, ces étapes voyaient grossir de jour en jour l'adhésion populaire, hostile à la Restauration.

Grenoble a été et reste une place majeure dans l'organisation militaire même si l'empreinte actuelle a été fortement réduite. Mais dans les hauteurs culminant autour du bassin grenoblois, différents systèmes de fortifications y ont été établis, notamment après la défaite de 1870 avec le général Séré de Rivières, l'Italie pour laquelle la France avait combattu pour son unité, étant considérée par la III^e République comme peu amicale. À Claix, le Fort de Comboire construit entre 1882 et 1894 appartient à une série de 7 forts construits pour protéger la vallée de l'Isère. Ceux-ci ne participèrent pas aux deux guerres, même s'ils furent occupés durant la Seconde Guerre mondiale par les troupes italiennes puis allemandes. En 1971, il fut transformé en dépôt de munitions jusqu'à sa fermeture en 1984.

Plus en bas, une grande part de l'industrie chimique fut développée à partir de 1915 quand il fallut augmenter la production d'explosifs pour alimenter le front et l'utilisation de l'énergie hydroélectrique facilita la montée en puissance des usines notamment à Pont-de-Claix.

La partie finale de l'étape emmène les coureurs vers le Vercors, *via* sa porte d'entrée grenobloise de Saint-Nizier. Le relatif isolement du massif a permis très vite le développement de maquis permettant d'échapper en particulier au Service du travail obligatoire (STO). Alimentés à partir de Grenoble, véritable plaque tournante, les réfractaires gagnaient la montagne et étaient pris en compte par les différentes unités de Résistance, avec la complicité de la Gendarmerie qui fermait les yeux sur la présence de nombreux jeunes. À Villard-de-Lans, dès le début de la guerre, de nombreux Polonais y trouvèrent refuge après la défaite de leur pays. À la suite du débarquement du 6 juin 1944, le Vercors s'engagea dans la lutte armée en instaurant une République libre du Vercors, émanation du Gouvernement provisoire de la République française (GPRF). Toutefois, les Allemands étaient décidés à réduire brutalement cet abcès menaçant et organisèrent une offensive en juillet. Le rapport de force favorable aux troupes allemandes appuyées par la Milice et l'absence d'armement lourd pour les unités du maquis aboutirent à la défaite de celui-ci et aux exactions de l'occupant contre les populations civiles du Vercors (lire Claude FRANC, « *Histoire militaire - La libération des Alpes : juin-septembre 1944* », *RDN* n° 825, décembre 2019, p. 115-123).

Le général de Gaulle fit du village martyr de Vassieux un Compagnon de la Libération avec le décret du 5 août 1944.

En soutenant puis en inaugurant les Jeux olympiques d'hiver de 1968 à Grenoble et dont les épreuves de luge se sont déroulées à Villard-de-Lans, le général de Gaulle, président de la V^e République, voulait poursuivre son œuvre visant à renforcer le prestige de la France et considérait que le sport était un élément essentiel du rayonnement d'une Nation. Les JO de 1968 furent effectivement un succès sportif, économique et populaire pour la France.

16 septembre / Grenoble-Méribel : terres de chasseurs alpins

Insigne des Chasseurs alpins (cor de chasse)

Les Alpes et Grenoble ont vu le développement des Chasseurs alpins (lire Henri BORDEAUX, « Les chasseurs alpins », *RDN* n° 8, janvier 1940, p. 3-19) avec leur forte identité conjuguant infanterie et combat en montagne. Grenoble a ainsi été au cœur du développement de la capacité française à combattre en zone montagneuse avec une école française de très haute valeur qui a prouvé sa valeur lors de tous les conflits. Ainsi, durant le néfaste mois de juin 1940, l'Armée des Alpes protégeait la frontière face à l'Italie de Mussolini, lorsque celui-ci voulut sa part du gâteau alors que les troupes allemandes franchissaient la Loire.



Ses troupes, bien qu'entraînées au combat en montagne, furent vaincues par les unités alpines françaises pourtant inférieures quantitativement mais qui avaient un état d'esprit résolument offensif. Celui-ci se retrouva d'ailleurs dans les maquis alpins dont une grande partie de l'encadrement venait des chasseurs alpins.

La Tarentaise a ainsi hébergé des bataillons de chasseurs alpins dont le terrain d'entraînement était naturellement la montagne voisine, avec des espaces vierges permettant l'aguerrissement de ces troupes tant pour le combat hivernal que pour le combat en été. La fin de la conscription et la professionnalisation ont vu la fermeture de plusieurs garnisons, dont Moutiers sur la route du Tour, au grand dam des communes, se retrouvant avec des infrastructures datant de la fin du XIX^e siècle. À Moutiers, le 53^e Bataillon de chasseurs alpins (BCA) fut formé en 1939. Il combattit notamment en Alsace et se replia jusqu'à Saint-Valéry-en-Caux où il fut capturé, faute d'avoir pu embarquer vers l'Angleterre.

Non loin de là, Albertville fut une place militaire importante : en 1906, un habitant sur 5 était un soldat. Plusieurs casernes y furent construites comme la caserne Songe. Il y eut même un pénitencier militaire qui fut fermé en 1926 et dont les derniers bâtiments furent détruits à l'occasion des Jeux olympiques (JO) d'Albertville en 1992.

17 septembre / Méribel-La Roche-sur-Foron : chasseurs alpins et Résistance

Commandant Jean Bulle (1913-1944)

Cette dernière étape alpine rappellera deux épisodes importants de la Résistance avec le plateau des Glières où les maquisards affrontèrent les nazis en février-mars 1944. Ce maquis était commandé par des vétérans du 27^e Bataillon de chasseurs alpins (BCA) et en particulier par le lieutenant Tom Morel, Saint-Cyrien et qui fut tué par trahison par un membre des unités de Vichy constituées de Groupe mobile de réserve (GMR) et de la milice. L'échec des troupes de Vichy à réduire le maquis entraîna une intervention des troupes nazies et l'obligation du maquis à se disperser en raison du rapport de force trop défavorable. Le souvenir des Glières reste très important dans la région.



Au col des Saisies, à 663 m, le maquis du Beaufortain commandé par le capitaine Bulle (1913-1944) y a été très actif et a reçu un parachutage massif le 1^{er} août 1944 qui a permis la libération d'Albertville mais avec la mort de nombreux résistants dont le commandant (à titre posthume) Bulle.

À Bourg-Saint-Maurice, la ville a mal vécu le départ du 7^e BCA qui était installé dans la ville depuis 1962 dans le Quartier Bulle (du nom du commandant). Son départ en 2012 pour Varces, dans la banlieue grenobloise, a laissé un grand vide pour cette ville avec 21 hectares à réaménager.

18 septembre / Bourg-en-Bresse–Champagnole : garnisons et Ligne de démarcation

Ligne de démarcation en 1940

La III^e République marqua le territoire de son empreinte militaire avec la construction de nombreuses casernes destinées à protéger le pays face à la nouvelle puissance militaire que constituait le *Reich* allemand, ayant fait son unité en 1871 à la suite de la défaite de l'Empire de Napoléon III.



Bourg-en-Bresse fit partie de ces villes qui construisirent des quartiers tout neufs permettant de recevoir les conscrits de cette armée en pleine reconstruction. La Caserne Aubry, construite entre 1875 et 1876 reçut le 23^e Régiment d'infanterie (RI) jusqu'en 1923, année de sa dissolution. Après la Seconde Guerre mondiale, le 1^{er} Régiment de tirailleurs marocains (RTM) vint en garnison à Bourg avec notamment sa nouba [musique]. À partir de 1963, le RTM fut dissous et un Centre mobilisateur prit la place dans ce quartier qui au final fut transformé en une résidence privée, la façade principale étant juste conservée.

À Lons-le-Saunier, ce fut la même histoire avec deux casernes pour deux régiments, les 44^e et 60^e RI. Le 44^e RI fut en garnison à Lons-le-Saunier de 1872 à 1923 et s'illustra lors des deux conflits mondiaux, notamment en juin 1940 sur les ponts de la Loire. Après avoir été engagé en Algérie, le 44 se réinstalla à Lons-le-Saunier jusqu'à la fin des années 1970. À cette époque, la garnison de la ville fut fermée. Paradoxe de l'histoire, le 44^e RI est « transféré » à Paris et est depuis le régiment support de la Direction générale de la sécurité extérieure (DGSE).

Le Tour traversera sans s'en rendre compte la Ligne de démarcation imposée par les Allemands à la suite de l'armistice du 22 juin 1940, coupant la France en plusieurs zones, la zone sud étant sous l'autorité de Vichy. Cette véritable frontière intérieure allait des Pyrénées atlantiques avec la frontière espagnole jusqu'à la Suisse en passant par le Berry. Très vite, des réseaux se mirent en place, notamment dans le Jura, pour pouvoir faire passer la Ligne, certains passeurs le faisant par l'intérêt du gain et la majorité par patriotisme et dans la plus grande clandestinité.

19 septembre / Lure–La Planche des Belles Filles : une garnison oubliée

Insigne du 1^{er} Régiment de dragons

Située sur un axe majeur entre la plaine d'Alsace et la vallée de la Saône, Lure a été une ville de garnison pendant près de trois siècles face à la menace venant du Rhin puis du *Reich* allemand à partir de 1871. Les 13^e Dragons (1897-1913) puis le 18^e Dragons y stationnèrent au quartier Lasalle avant la Première Guerre mondiale. Le 54^e Régiment d'artillerie (RA) tint garnison en 1947 à 1962, avant d'être recréé en 1970 à Verdun. En 1963, le 1^{er} Régiment de Dragons s'y installa, marquant durablement la vie de la petite ville jusqu'à sa dissolution en 1997, suite à la décision de suspendre le service national. Toutefois, le quartier Lasalle fut réaménagé au profit de la Gendarmerie mobile.



L'arrivée au sommet de la Planche des Belles Filles à 1 148 m, rappelle la présence d'un important maquis engagé à partir du 6 septembre 1944 dans les combats ouverts contre les Allemands. Le maquis fut obligé de décrocher à partir du 17 septembre et les survivants rallièrent les unités de l'armée de Lattre, venant du sud.

20 septembre / Mantes-la-Jolie–Paris

Ruines autour de la cathédrale de Mantes-la-Jolie pendant la Seconde Guerre mondiale

Mantes-la-Jolie connut une première épreuve en juin 1940 avec un bombardement allemand à compter du 3. Le 9 juin, le Génie put détruire les ponts sur la Seine, ralentissant l'avancée allemande, mais en vain. À partir d'avril 1944, la ville fut la cible de bombardements par l'aviation alliée qui visait le carrefour ferroviaire, les ponts rebâti par la *Wehrmacht* et les usines (sur la stratégie alliée de bombardement, lire Pierre BARJOT, « Les épisodes décisifs de l'offensive aérienne alliée sur la forteresse Europe », *RDN* n° 25, juin 1946, p. 773-783). Les pertes civiles ont été importantes jusqu'en août, la ville étant libérée par les troupes américaines le 19.



Le Tour passera à Saint-Cyr-l'École, dont le nom rappelle la très longue présence de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr créée par Napoléon en 1802 et transférée en 1808 dans les locaux de la Maison royale d'éducation fondée par Louis XIV en 1686 à la demande de Madame de Maintenon. L'ESM y tint

garnison jusqu'au printemps 1940 avant de partir vers Montpellier. Les bâtiments furent très endommagés au printemps 1944 lors des bombardements des installations ferroviaires de Trappes.

En 1964, le général de Gaulle décida de la reconstruction du lieu et de sa transformation en un collège militaire (d'où son surnom de Coldo) avant de devenir Lycée militaire et de continuer à accueillir des lycéens et d'avoir un taux de réussite au Bac alternant entre 99 et 100 %.